

Numéro 34
30 Décembre
- 1921 -

Abonnements
- Étranger -
1 an : 55 fr.
6 mois : 35 fr.
- France -
1 an : 45 fr.
6 mois : 25 fr.

Cinéa

UN
franc

⌘ *Ayez pitié* ⌘
des beaux films,
⌘ *même étrangers.* ⌘

Hebdomadaire Illustré — Louis DELLUC, Directeur
PARIS, 10, Rue de l'Elysée — Téléph. : Elysées 58-84
Londres : A. F. ROSE Représentative, 102, Charing Cross Road. W. C. 2

N'acclamez pas trop
les mauvais films,
⌘ *même français.* ⌘



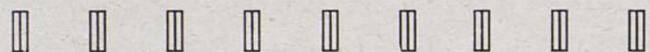
MARY JOHNSON

L'exquise artiste que nous avons admirée dans *Le Trésor d'Arne* et *Le Chevalier Errant*.

RENÉ FERNAND

Ancienne Maison P. Pigeard - 61, Rue de Chabrol

TÉLÉPHONE : NORD 66-25 ET 99-22



La plus importante Maison d'Achat et Vente
de Grands Films

O O O O O (VINGT SUCCURSALES A L'ÉTRANGER) O O O O O

Exclusivités pour le Monde Entier

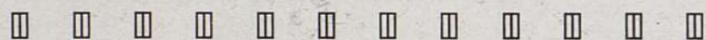
Tirage des Films à façon aux conditions les meilleures



RENÉ FERNAND

a vendu

PENDANT LA SAISON 1921 :



- L'ÉPINGLE ROUGE ●
- LI-HANG LE CRUEL ●
- TOUT SE PAIE ● ●
- PAPILLONS ● ● ●
- Les AVENTURES de NICK WINTER ●
- QUAND ON AIME ● ●
- ROSE DE NICE ● ●
- MARIE chez les Loups ●

ET

LE PLUS GRAND SUCCÈS DE L'ANNÉE

≡ L'ATLANTIDE ≡

cinéma

Sous toutes réserves

L'enquête à laquelle a donné lieu l'attaque du courrier de Medenine a révélé que, depuis quelque temps, des forains circulent dans les oasis sahariens, projetant des films qui représentent des attentats, notamment des vieux films de Rio Jim. Ainsi s'explique que des populations naturellement laborieuses et paisibles se soient trouvées amenées à voler sur les grands chemins.

Par contre, à Dunkerque, depuis que M. le Maire a pris des mesures pour éviter la « provocation au crime par l'affiche de cinéma » la paix règne, et il se passe souvent une journée entière sans qu'aucun tramway soit assailli et dévalisé par des bandits armés.

Notre spirituel confrère le *Cri de Paris* vient d'ouvrir une rubrique cinématique où sont développés des aperçus ingénieux et nouveaux. Dans un précédent numéro, l'auteur indiquait comment, en voyant *Les Trois Mousquetaires*, il avait été très frappé des progrès réalisés par l'art muet; dans le dernier paru, il cite, comme caractéristique de l'état d'esprit des auteurs américains, un film de Maurice Tourneur, mais auquel il attribue le titre d'une œuvre de D. W. Griffith. Ces critiques, dégagées comme on voit des préjugés d'école, ont une saveur fraîche et naïve tout à fait plaisante, et nous attendons la suite avec intérêt.

Les amateurs d'émotions fortes ont pu ou pourront sous peu voir enterrement — évidemment vivantes, puisqu'aucun communiqué ne nous a annoncé leur mort — Mlle Iribe dans *l'Atlantide*, Mlle Musidora dans *Pour Don Carlos*, et Mlle Kovanko dans *Les Contes des Mille et Une Nuits*. Cette dernière sera déterrée ensuite sous les yeux du spectateur; peut-être eût-il été bon, afin de rassurer les âmes tendres, d'en faire autant pour les deux autres jeunes artistes.

On nous a affirmé que la *Société pour le développement de la Crémation* comptait utiliser ces films pour sa propagande. Mais certains des dirigeants de ce groupement estiment qu'un procès actuellement en cours lui impose, au moins pendant quelque temps, la plus grande réserve.

Mlle Lili Samuel nous prie de démentir l'information d'après laquelle elle tournerait prochainement le rôle de la princesse de Clèves, dans un film portant ce titre, sous la direction de M. Champavert.

Voilà qui est fait.

On assure que l'ameublement étrange, éclairé par une minuterie singulière, qui figure, au Salon d'Automne, dans le stand d'une maison connue, est destiné à constituer l'un des décors d'un film qui sera tourné prochainement sur le *Jardin des Supplices*, d'Octave Mirbeau. Seules, des difficultés diplomatiques soulevées par le Céléste Empire en retardent l'exécution. La question serait une de celles que M. Briand est allé traiter à Washington en connexion avec le statut de la Chine.

La biographie détaillée de Landru, que se dispose à publier M. René Bazin et dont on vient de nous communiquer les bonnes feuilles, nous apprend que le sinistre locataire de Gambais n'aimait pas le cinéma. Il paraît toutefois que, pendant son emprisonnement, il a exprimé le regret de ne pouvoir aller contempler un film intitulé *Les voleurs de femmes*. Peut-être comptait-il y trouver des arguments pour sa défense? Ou bien faut-il supposer, comme on avait l'air de le dire l'autre jour au Gaumont, que toute cette histoire serait un vaste film à épisodes, lancé selon une méthode en vérité inédite et dont l'auteur — en même temps que l'interprète du double rôle principal, serait M. Tristan Bernard?

Une importante maison d'édition a eu une idée ingénieuse et touchante. Dans la jolie salle consacrée à ses présentations, elle a réservé un certain nombre de sièges et de tables sur lesquels sont inscrits les noms des directeurs de cinémas, auteurs, journalistes et interprètes morts au champ d'honneur ou simplement à la peine. Ces places restent toujours vides, en apparence, du moins, car il est probable qu'avec un bon éclairage on pourrait y voir — en surimpression — les corps astraux des disparus, hantant le théâtre de leurs anciennes activités.

FONDU-ENCHAÎNÉ.

RÉPONSES A QUELQUES LETTRES

LOUIS B. — Ecrivez : Maria Jacobini, Itala-Film, Ponte Trombetta, Torino (Italia).

L. AIMAND. — La distribution de *Caligari* a plusieurs fois déjà été donnée. Oui, Werner Krauss, que vous reverrez dans d'autres films le jour où l'on pourra voir librement des films allemands.

UN PILIER DE CINÉ. — Le jour où nous aurons tous documents nous en parlerons. Nous pensons d'ailleurs écrire là-dessus un article très long et très documenté.

Je suis de votre avis.

Je ne pense pas qu'on puisse le revoir en France.

Je suis certain que ce rôle n'était pas tenu par Owen Moore mais bien par Albert Roscoe. Ces deux artistes sont mariés. Lui a environ quarante ans et son épouse trente ans.

Il y a cinéma et photographie évidemment.

CHARLES O. — Je n'ai pas vu ce film, mais je puis vous indiquer Houdini sans vous apprendre ses procédés, qui sont d'ailleurs, j'imagine, son secret. Ecrivez à cet artiste, 7, rue de Berne.

SOLBAKKEN. — Lars Hanson, Care of Svensk-Film Industrie, Stockholm. Karin Molander 99, Birgerjarlsgatan, Stockholm. Tora Teje avait interprété un rôle dans le *Monastère de Sendomir*.

Son adresse : Care of Svensk-Film Industrie, 19, Kungsgatan, Stockholm.

REGINALD. — Griffith a commencé *Les deux Orphelines*, son opérateur s'appelle W. Bitzer.

La distribution de ce film comprend : Lilian Gish (Henriette), Dorothy Gish (Louise), Creighton Hale (Picard).

LUCILE PEDRO. — Marcel l'Herbier doit être revenu ou va incessamment revenir d'Espagne. Ecrivez-lui aux studios Gaumont, 53, rue de la Villette.

Marcelle Pradot dans ce rôle.

HERMANN. — Asta Nielsen vient de terminer un film d'après la pièce de Strindberg *Mademoiselle Julie*, intitulé *Comtesse Julie*. Elle tourne pour la Transocean-Film. Son adresse : Art-Film 72-74, Zimmerstrasse, Berlin S. W. 68.

RIGOLO. — Fatty de son nom véritable Roscoe Arbuckle, dit Fatty à cause de sa corpulence. Fatty cuisinier.

K. L. — Géraldine Farrar est l'épouse de Lou Tellegen.

L'ŒIL DE CHAT.

CF 40 PER 283





A PARTIR DU 20 JANVIER PROCHAIN

LE FILS DE M^{ME} SANS-GÊNE

Magnifique évocation de l'épopée napoléonienne
d'après le célèbre roman d'Émile MOREAU
interprétée par

HESPERIA

Tous les amateurs de beaux films voudront
voir cette splendide reconstitution historique

TIBER FILM
(U. C. I.)



Exclusivité
Gaumont



Allez voir pendant les Fêtes du Jour de l'An

CHICHINETTE & C^{IE}

Délicieuse comédie en 4 parties
d'après le roman de PIERRE CUSTOT
Mise en scène de HENRI DESFONTAINES

interprétée par

Mme GRUMBACH, de l'Odéon
Mlles BLANCHE MONTEL, EVA REYNAL
MM. JEAN DEVALDE,
LORRAIN et MONDOS



Film
Gaumont



Série
PAX

Programmes des Cinémas de Paris du Vendredi 30 Décembre au Jeudi 4 Janvier

2^e Arrondissement

Salle Marivaux, 15, boulevard des Italiens. — Louvre 06-99. — Les millions de Fatty. — Chichinette et Cie.

Parisiana, 27, boulevard Poissonnière. — Gutenberg 56-70. — Les grandes chasses africaines. — Charlie au pays des Coucoucs. — Pour l'amour d'une blonde. — Le Palais aux fenêtres obscures. — Sacré Cupidon. — En supplément, de 19 h. 30 à 20 h. 30, excepté dimanches et fêtes : Jackie la petite foraine.

Omnia-Pathé. — 5, boulevard Montmartre. — Les trois mousquetaires, 12^e et dernier épisode. — Le fils à sa mère. — Supplément non passé le dimanche en matinée : Les contes des mille et une nuits.

Electric-Palace, 5, boulevard des Italiens. — La conquête d'un cœur. — Ventre affamé. — En supplément facultatif : Un homme.

3^e Arrondissement

Pathé-Temple. — Le fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Palais des Fêtes, 8, rue aux Ours. — Arch. 37-38. — Salle du rez-de-chaussée. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Chichinette et Cie. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin.

Salle du premier étage. — Salomé. — Charlot ne s'en fait pas. — L'Assommoir. — Pompon pompier. — L'Orpheline, 12^e épisode, fin.

4^e Arrondissement

Saint-Paul, 73, rue Saint-Antoine. — Gènes et ses environs. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Mabel et Fatty se marient. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — L'Assommoir, première époque.

5^e Arrondissement

Mésange, 3, rue d'Arras. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.

Chez Nous, 76, rue Mouffetard. — Scout girls suédoises. — El Dorado. — Charlot patine. — Mathias Sandorf, 2^e épisode.

Cinéma Saint-Michel, 7, place Saint-Michel. — La vallée de Wildenstein. — Miss Rovel. — J'ai perdu mon biquet.

cinéma
demande à MM. les
Directeurs de Cinéma
d'envoyer leur programme
dix jours d'avance à
cinéma

7^e Arrondissement

Cinéma Sèvres, 80 bis, rue de Sèvres. — La Fournaise. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — L'Orpheline, 12^e épisode.

Régina-Aubert-Palace, 155, rue de Rennes. — Le jong. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode.

10^e Arrondissement

Tivoli, 19, faubourg du Temple. — Les millions de Fatty. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode.

Folies-Dramatiques, 40, rue de Bondy. — Reine-Lumière. — Chichinette et Cie. — L'Orpheline, 12^e et dernier épisode. — Chasseur chassé.

11^e Arrondissement

Voltaire-Aubert-Palace, 95, rue de la Roquette. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — L'Assommoir, première époque. — Le fils à sa mère.

13^e Arrondissement

Gobelins, 66 bis, avenue des Gobelins. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.

14^e Arrondissement

Gaité, rue de la Gaité. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Les contes des mille et une nuits. — Jeu mortel.

15^e Arrondissement

Grenelle, 122, rue du Théâtre. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre.

Grenelle-Aubert-Palace, 141, avenue Emile-Zola (36 et 42, rue du Commerce). — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Par l'entrée de service.

16^e Arrondissement

Mozart-Palace, 49, 51, rue d'Auteuil. — Programme du vendredi 30 décembre 1921 au lundi 2 janvier 1922. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Hélotrope. — Programme du mardi 3 au jeudi 5 janvier. — Les grandes chasses, 3 parties. — Charlot ne s'en fait pas. — Les trois mousquetaires, 12^e et dernier épisode. — La Petite Fadette.

Le Régent, 22, rue de Passy. — Auteuil 15-40. — Les aventures de Sherlock Holmes. — Soirée de réveillon. — Hélotrope. — Picrat cerveau brûlé.

Théâtre des Etats-Unis, 56 bis, avenue Malakoff. — Le sacrifice de Rio-Jim. — L'Orpheline, 11^e épisode. — Le Père Goriot. — Zigoto maître d'hôtel. — Les aventures de Sherlock Holmes.

17^e Arrondissement

Ternes-Cinéma, 5, avenue des Ternes. — Wagram 02-10. — L'Orpheline, 12^e épisode. — Chichinette et Cie. — L'Assommoir, première époque.

Cinéma Demours, 7, rue Demours. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les grandes chasses de la Faune africaine, 4^e partie. — Son orgueil. — Impossible rupture.

Villiers-Cinéma, 21, rue Legendre. — Fridolin Shérif par intérim. — Les grandes chasses de la faune africaine. — L'Orpheline, 11^e épisode. — L'enlèvement de Bob. — L'He sans nom.

18^e Arrondissement

Théâtre Montmartre, Cinéma Music-Hall, place Dancourt et rue d'Orsel, 43. — Nord 49-24. — Le Père Goriot. — Dudule, l'âne et l'hercule. — La vallée de Wildenstein. — L'Orpheline, 12^e épisode.

Palais Rochechouart, 56, boulevard Rochechouart. — Une drôle de maison. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — L'Assommoir, première époque.

Barbès-Palace, 34, boulevard Barbès. Nord 35-68. — L'Assommoir, première époque. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — L'Orpheline, 12^e épisode, fin.

Marcadet-Cinéma-Palace, 110, rue Marcadet (angle rue du Mont-Cenis). — Marcadet 29-81. — L'Assommoir, première époque. — L'Orpheline, 12^e épisode, fin. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin.

19^e Arrondissement

Secrétan, 7, avenue Secrétan. — Le fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

20^e Arrondissement

Paradis-Aubert-Palace, 42, rue de Belleville. — Un drame d'amour. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — L'Assommoir, première époque.

Banlieue

Clichy. — Le fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Levallois. — Beauceiron artiste peintre. — Les trois mousquetaires, 10^e épisode. — Pervenche. — Sa dernière mission.

Bagnolet. — Le fils à sa mère. — Les trois mousquetaires, 12^e épisode, fin. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, 2^e chapitre.

Vanves. — Oui, mais Lui... corsette mieux. — Les trois mousquetaires, 11^e épisode. — Les contes des mille et une nuits, premier chapitre. — Jeu mortel.

Montrouge. — L'été dans le Nord. — Reine-Lumière, 5^e épisode. — L'Infernal. — Mabel et Fatty se marient. — L'occasion.

Étude de M^r COROT, Notaire à Sens (Yonne)

ADJUDICATION VOLONTAIRE

par suite de dissolution amiable d'association en l'étude et par le ministère de M^r COROT, Notaire à Sens, le Samedi 14 Janvier 1922, à 14 heures

D'UN ÉTABLISSEMENT DE

SPECTACLE-CINÉMA-DANCING

appelé « Eden-Casino », exploité à Sens, Bd de l'Esplanade (centre de la ville), comprenant :

BELLE SALLE DE SPECTACLE

& CINÉMA

525 fauteuils, grand hall, promenoir, foyer, bar.

GRANDE SALLE DE BAL

appartement meublé, cabine cinématographique,

poste complet, de 100 A. Ernemann, chauffage

central, matériel de café-bar et tous accessoires,

décorations luxueuses, installations neuves et

ultra-modernes.

Entrée en jouissance le 1^{er} Février 1922

Mise à prix : 350.000 frs (Immeuble et terrain compris)

S'adresser pour visiter sur place à la Direction,

et pour tous renseignements, à M^r Corot, Notaire.

FILMS D'AUJOURD'HUI



Le Moullah prêchant la Guerre Sainte dans *Les quatre Plumes*.

Les quatre plumes.

Vraiment, ce que les cinéastes savent le mieux, c'est leur commencement : que de beaux débuts, analogues à ces brillants débuts de symphonies classiques que gâte parfois la pauvreté des développements subséquents ! J'avais bien auguré de l'exposition de ce film dont le sujet paraissait original. Suivre la naissance, les progrès de la sensation de peur dans l'âme d'un enfant, puis d'un jeune homme ; montrer — évidemment, nous savions qu'on en viendrait là — comment il arrive à surmonter cette sensation, c'était là une idée intéressante et nouvelle.

Malheureusement, l'auteur — du roman peut-être, du scénario en tout cas — n'a pas suffisamment fouillé la psychologie de son œuvre ; il n'a

pas nettement distingué ce que l'on peut appeler la couardise morale et la couardise physique ; l'une qui fait que l'on se tient délibérément à l'écart du danger, l'autre qui fait que le danger actuel paralyse et terrifie.

(Un roman de Conrad (*Lord Jim*) contient une belle étude de couardise physique ; un homme à l'âme fière, vaillante, ambitieuse, commet, en un moment fatal, sous la pression de circonstances très dures, une lâcheté destinée à peser sur toute sa vie).

Le personnage de Harry Feversham, le héros du film, est flottant. Enfant, ses terreurs sont d'ordre physique ; il essaie de les surmonter. Jeune homme, on ne voit pas qu'il ait peur, à proprement parler ; ce qui l'engage à donner sa démission

au moment où son régiment va partir en campagne, c'est tout autant l'amour de sa fiancée, de son confort, que le désir d'éviter le péril. Et lorsque ses amis et la jeune fille lui ont donné les plumes blanches (qui en Angleterre symbolisent la lâcheté et en France l'héroïsme) lorsque, honteux de sa faiblesse, il décide de partir, s'expose aux pires dangers, on ne voit pas que ces dangers le troublent. L'intérêt psychologique disparaît ; le film devient une histoire d'aventures, supérieure à d'autres seulement parce qu'elle est amusante et bien présentée.

Une grande partie de l'action se passe en « Orient ». L'« Orient » est quelque chose de vague : c'est le pays où habitent les « Teurs », un vaste pays qui va du Maroc au Turkestan,



Les
Contes
des
Mille et Une
Nuits.

et qui est peuplé de mokhazni prêtés, pour la circonstance, par le bureau arabe, et d'Ouled Nayl louées à la journée. Un jour le public deviendra exigeant, tiendra à ce qu'on marque un peu les nuances entre l'Égypte et l'Algérie, entre Tourfan et Agadir; pour le moment, il n'y songe guère; tout au plus commence-t-il à trouver un peu monotone ce cadre dont on ne se préoccupe pas de varier les aspects. (Cette observation ne s'applique pas au film de M. Tourjanski, dont on donne, cette semaine, le deuxième épisode).

Mlle Mary Massart — qui, si je ne me trompe, est française — est belle et joue bien. Ses camarades anglais sont bons également, un peu froids peut-être; Henry Vibart possède exactement le physique qu'on se plaît à attribuer aux officiers qui ont illustré ce nom dans l'Inde, et se trouve par conséquent tout à fait qualifié pour jouer le rôle du général Feversham.

Une femme sans importance.

Tiré d'une œuvre d'Oscar Wilde, ce film se passe dans cette haute société anglaise dont le poète du *De*

Profundis aimait à montrer les tares; mais il ne reste plus grand'chose du ton cynique qu'il affectionnait. La mise à l'écran fait bien ressortir la maigreur habituelle des données de Wilde, et chose curieuse, la satire de mœurs mondaines disparaît pour faire place à un mélodrame sentimental. On s'embrasse beaucoup dans ce film: mère, fils, fiancée, échangent entre les sous-titres des baisers attendris qui eussent étonné l'auteur de *Salomé*. (Peut-être est-ce pour cela que l'importateur français a négligé de mentionner son nom). Un mot de bon sens, repose (je n'ai pas vérifié de qui il était): lorsque la mère, irritée de voir que son fils se dispose à suivre Lord Illingworth, lui déclare que cet homme est un misérable, qu'il a séduit et trompé une jeune fille (c'est elle), il répond avec calme: « Mais il y a peut-être aussi de la faute de la jeune fille. »

La photographie est bonne, sans donner le choc de l'inattendu, et d'une interprétation dans l'ensemble satisfaisante se détache la figure dramatique, décorative, émouvante, de Fay Compton.

Envoutée.

Jolie légende écossaise, dans une atmosphère assez topique et où on a le plaisir de retrouver la charmante Peggy Hyland.

Les Contes des Mille et une Nuits (suite).

L'idée de la *Ville Pétrifiée* est extrêmement ingénieuse et cinématique; elle offre, artistiquement, un grave inconvénient; c'est que le public est tellement préoccupé de suivre la réalisation, d'observer tous les personnages pour vérifier si aucun d'eux ne bouge, si aucun sourcil ne se fronce, si aucune poitrine ne se soulève, qu'il perd de vue l'histoire elle-même et cesse momentanément de s'y intéresser. C'est le danger qui menace toutes les œuvres de technicité difficile, et des exemples analogues pourraient être indiqués en musique (par exemple les étonnants contrepoints du troisième acte de *Tristan et Ysolde*, ou les effets de batterie de *Daphnis et Chloé*).

LIONEL LANDRY.



Peut-on imaginer plus gracieuse mascotte pour placer sur le capot d'une automobile, que cette SUNSHINE GIRL ?

DERRIÈRE L'ÉCRAN



PEGGY HYLAND dans *Envoûtée*.

FRANCE

Tout Marseille s'émeut à voir chaque matin l'auto emporter Guy du Fresnay et les interprètes de *Margot* en costumes rétrospectifs: Gina Palerme, pastel charmant aux robes amples; Murray Godwyn, amoureux

romantique et distingué; Genica Misirio, hussard aux favoris sensationnels, à l'uniforme ultra-collant et suggestif.

Louis Feuillade est arrivé à Nice et s'active aux studios Gaumont. *Pariset* est en bonne santé.

La Société Française des Films Artistiques, 17, rue de Choiseul a l'exclusivité pour le monde entier du film de M. Roger de Chateaux: *Les Naufragés du Sort*, et a seule qualité pour la répartition des droits d'exclusivité pour l'étranger.

Les Films Jupiter et les Films Artistiques sont définitivement unis. Espérons beaucoup de jeune vie et de mouvement de cette liaison sympathique.

Navarre tourne un scénario de Valentin Mandelstamm qui collabore, dit-on, à la mise en scène.

On a remarqué les belles affiches composées par Bécane pour *Le Lys de la vie*, *Fièvre*, *Rio Jim*, *Les ailes s'ouvrent*, etc. L'intérêt de ces belles et amples images a frappé le public. Il ne reste plus qu'à décider la majorité des loueurs et éditeurs à suivre cet exemple et à nous donner plus souvent des affiches dignes de nous.

Le Comptoir Cinématographique de l'Ouest, 6, Petite rue Emile Souvestre, à Nantes, devient l'agence générale de la Société Française des Films Artistiques, 17, rue de Choiseul pour la région de l'Ouest.

Léon Poirier continue aux studios Gaumont son *Jocelyn* commencé dans le Midi. La fameuse grotte sera un curieux décor où s'abritera le couple légendaire: Jocelyn (Tallier) et Laurence (Myrga).

M. H. Diamant-Berger commence un film intitulé *le Mauvais Garçon*. L'interprétation de ce scénario est particulièrement brillante;

Maurice Chevalier, dont ce sera les débuts au cinéma, Pierre de Guingand, Joffre, Martinelli, Pré fils et Stacquet du côté hommes, Mme Marg. Moreno, Denise Legeay, Mlle Guéreau et, dit-on, Nina Myral.

On annonce — pas officiellement — que M. Feyder, le metteur en scène de *L'Atlantide*, entreprendrait prochainement une série de trois grands films, avec, comme vedette un des principaux interprètes de *L'Atlantide*.

Mathias Sandorf remporte partout un succès qui réhabilite le genre décrié du ciné-roman, et nous nous en réjouissons, mais nous persistons à nous étonner de voir sacrifier complètement dans la publicité des artistes de la valeur de Modot et de Vermoyal, dont le talent égal, n'est-ce pas? celui des protagonistes.

La province a plus d'un directeur intelligent. Signalons et félicitons celui du Novelty de Nice qui a le goût de mettre au même programme *Le Lys de la vie*, le splendide film lyrique de Loïe Fuller et Gaby Sorère, et *Une Fleur dans les ruines*, où D. W. Griffith a mis de si belles pages d'émotion.

Le Majestic-Cinéma de Nîmes, où les frères Eyweric imposent à un public peu à peu éduqué les spectacles d'écran les plus originaux, a joué avec succès *La Princesse des huitres*, ce curieux film allemand dont la décoration et le rythme sont d'un haut intérêt.

Notre confrère, *Le Courrier Cinématographique*, relève que l'auteur de la campagne menée à Dunkerque contre le cinéma est un mastroquet, furieux sans doute de voir désertier son assommoir.

La Mutuelle du Cinéma.

Nous apprenons la fondation définitive de la Société de Secours Mutuels « La Mutuelle du Cinéma », autorisée par décision ministérielle du 18 juin 1921, sous le numéro 2977.

La deuxième réunion constitutive a eu lieu le 17 décembre 1921, sous la présidence de M. Mirouel, membre du Conseil Supérieur de la Mutualité.

Les Statuts ont été approuvés, avec quelques modifications de détail.

Au cours de cette réunion, le Bureau a été définitivement constitué comme suit:

Président: E. Boutillon, directeur de Cinéma;

Vice-Présidents: MM. Zigler; administrateur de Cinéma, Pouctal, metteur en scène; C. Demolle, représentant; L. Conore, opérateur-projectionniste;

Secrétaire général: M. G. M. Coisac, Presse Cinématographique;

Secrétaire-adjoint: M. Baubault, opérateur;

Trésorier: M. J. Mariani;

Trésorier adjoint: Mme Marcelle Montrouge, représentant.

Administrateurs: MM. G. Lion, J. Schmitt, Stein, représentants; M. Richmann, opérateur de prise de vues; F. Lefebvre, G. Benoist, régisseurs; Mme Pognard, MM. L. Brézillon, Jallon, Mazella, Affre, G. Parisot, directeurs de Cinémas.

ANGLETERRE

Il semblerait, d'après certaines conversations particulières, que la Stoll Film Co, limiterait son activité productrice, pour une période encore indéterminée, mais qui s'étendrait au moins jusqu'en mars ou avril prochain. Durant l'hiver, on ne tournera dans les studios de Criklewood que les *Aventures de Sherlock Holmès*. Le septième épisode de la série, que met en scène M. G. Ridgewell, est à présent terminé. Parmi les autres producteurs de la compagnie, M. Maurice Elvey, à l'instar de M. Denison Clift, constituerait sa propre firme. Madge Stuart, sa femme, serait, il va sans dire, l'étoile de ses nouvelles productions.

La George Clark Co, inscrit un succès à son actif. M. Guy Newall a cédé les droits de son dernier film *Le Bigame* pour l'Amérique, à la Robertson-Cole Co. Le contrat comporte une avance en garantie de 56.000 dollars. Le film sera présenté dans le courant de ce mois au Central Théâtre de New-York.

Walter Forde, vedette des films de la Zodiac Films Co., vient de prendre une assurance sur la vie de £ 25.000 (soit au cours actuel du change environ 1.200.000 francs). La Zodiac Films Co, qui le découvrit, vise à l'établir comme le *Charlie Chaplin* britannique. Bien que dans son jeu, il soit parfois hanté par ce maître, ses deux premiers films sont de bonnes productions, et qui plairont.

Wydhm Standing, qui créa de façon saisissante le rôle de Dick, dans *les Morts nous frôlent*, est de passage à Londres. Il aurait l'intention de tourner en Angleterre.

J'apprends de bonne source que la Lambart Film Co, ira tourner d'ici quelques mois en France. Cette compagnie, nouvellement formée, a déjà produit *Romance et Réalité*, metteur en scène: Capt. Lambart. L'étoile de ce film est Miss Cora Griffin.

Les opérateurs de la Gaumont Ltd, ont filmé les procédés de l'invention de M. Howard Edmund, appelée photo-

sculpture, d'après des photographies. Cette bande intéressante paraîtra dans le documentaire de la Gaumont, *Around the Town*.

Au meeting du London County Council qui s'est tenu cette semaine, le Comité des Théâtres et Music-Halls londoniens a soumis une motion, relative à l'exploitation des films passés par le *Board of Censors*. Après une longue discussion, il a été décidé que l'entrée des cinémas programmant des films ayant eu le certificat « A » (adultes), ne serait pas autorisée aux enfants, non accompagnés, au-dessous de seize ans. Dans tous les cas, les certificats donnés par le Board of Censors devront être montrés aux spectateurs.

Une expédition patronnée par les autorités françaises et espagnoles quittera Londres le 23 décembre, dans le but de tourner des documentaires en Algérie, au Maroc et en Espagne. Elle est sous la direction de Sir Percy Sykes, explorateur renommé, connu plus particulièrement par ses recherches en Asie Centrale. Sir Percy Sykes a pour assistant M. Adrian Brunel, précédemment directeur et metteur en scène de la Minerva Film Co.

Comme suite à mon compte rendu de la semaine dernière, relatif à la production de M. Denison Clift *The Old Wives Tales*, je soulignerai que celle-ci a pu paraître « décousue », et manquer par là d'intérêt, du point de



Une scène de *Une femme sans importance*.

vue exploitation, en raison des importantes coupures que l'Idéal Film Co, crut indispensable d'effectuer, sans doute à tort. Dans sa forme initiale, tel que M. Denison Clift l'avait

achevé, le film avait une longueur de 6.000 pieds. L'Idéal le ramena à 5.200 pieds, sans consulter au préalable le producer sur la mutilation qu'elle faisait ainsi subir à une œuvre, conçue et réalisée, pouvait-il croire, de façon définitive. Certaines scènes essentielles furent donc arbitrairement éliminées, ce qui nuisit à la continuité de l'histoire; la valeur artistique du film en fut, d'autre part, grandement diminuée. Je me fais un point d'honneur de rendre justice, à ce sujet, à M. Denison Clift; d'autant plus que ceci met au jour un point intéressant à discuter; le metteur en scène peut-il, et doit-il avoir un recours contre de semblables agissements, que la seule question « commerciale » ne peut justifier? Le film est en soi une œuvre d'art, bâtie selon des lois distinctes, auxquelles on ne peut impunément toucher. Le cas de *The Old Wives Tales* montre la nécessité pour le producer d'avoir une garantie que son travail sera respecté.



La danseuse JASMINE qui vient d'interpréter avec une grâce exquise, au Gaumont-Palace, *Noël d'Alsace*, de MM. E. Costil et Jean Nouguès, en attendant qu'elle paraisse à l'écran.

« The British and Transcontinental Film, Ltd » est une nouvelle compagnie anglaise de production dont tous les films seront tournés dans des locations étrangères. Elle a pour Directeurs MM. J. G. Wainright, H. C. Slaper et G. Mc Elwee. Le premier film intitulé *The Door of Fate* (la porte du Destin) a pour vedette Nora Swinburne. Il a été pris en Allemagne, principalement au Jardin Zoologique de Dresde, sous la direction de M. John Hagenbeck. M. J. C. Wainright est actuellement en Amérique, en pourparlers avec M. Selig, directeur de la Selig Polyscope Co, qu'il représente en Angleterre. Il est probable qu'il organisera une distribution internationale de ses films; celle-ci sera assurée en France par la société des Films Artistiques. D'autre part, la compagnie ouvrirait prochainement un studio en Angleterre.

A. F. ROSE.

RUSSIE

Des représentants de « l'Union cinématographique américaine » viennent d'arriver à Pétrograd. Ils ont commencé des prises de vues aux environs de Pétrograd. Ils ont pris également tous les artistes de l'Opéra et du corps de ballet. Leur intention est d'évoquer les aspects caractéristiques du Pétrograd actuel. Quand ils auront terminé, ils se rendront à Moscou et de là, dans le bassin de la Volga.

On vient de créer à Moscou une Société de Cinéma: « Kino-Coopérative ». Les premiers fonds sont donnés par un groupe d'américains. La plupart des interprètes sont russes, artistes des théâtres de Moscou.

La plus grande organisation cinématographique existant en Russie est la « Vciérossiiski-Photo-Kino. » Elle groupe tous les plus remarquables interprètes du cinéma russe: Barantzevitch, Rébikoff, Donnaïeff, Knorr, Koulgans. La « V. P. K. » a commencé des prises de vues destinées à des *Chroniques de la vie russe*. L'une s'appelle: *Dans le tourbillon de la Révolution*, l'autre *La voleuse Staritza*.

Tchardénine, le célèbre régisseur russe, metteur en scène des films de Vera Holodnaïa, — la géniale artiste de cinéma morte subitement à Odessa, en février 1920, à l'âge de 22 ans, — se trouve maintenant à Riga, où il travaille à la Latwijà Film. Nous espérons en obtenir ses impressions sur le cinéma russe contemporain.

ARTHUR TOUPINE.

Riga, décembre 1921.

PETITS PORTRAITS

Margarita Fisher.

Un diable en jupons. Une anguille sous roche. Bonbon au sel. Parade de cirque.

Pearl White.

Moineau querelleur. Petit revolver en pendentif. Une gazelle aux abois. Un gavroche. Points interrogatifs???

Musidora.

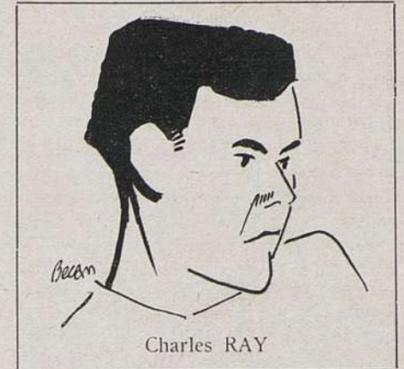
Une chatte caressante. Vierge folle. Maillot noir. Sirène sur la grève.

André Nox.

Le penseur. Un hibou dans la nuit. Fin d'orgie. Une lampe qui s'éteint peu à peu. Statue de bronze.

Harold Lloyd.

Une pendule folle. Jazz band. Une puce au pied. Eros en auto.



Charles RAY

Tsuru Aoki.

Pagode d'argent au clair de lune. Papillon d'Hawaï. Chrysanthème. Kimono bleu ciel. Rosée de larmes sur une petite fleur d'amandier.

Charles Ray.

Jeune lionceau timide. Baisers à la crème. Flirt. Raie sur le côté. Hésitation... Décidément flirt!

Jacques CHRISTIANY.



Comment je me vois
dans
Don Carlos
Musidora

AU FUMOIR

par Marcel Lévesque

VII

Dans la fumée lourde la discussion montait :

— La vérité, c'est que vous autres, Latins, vous êtes pourris de littérature! déclara Patchkine, le compositeur. Même en musique, nos camarades font de la littérature quand ils ne prétendent pas réaliser du Rembrandt ou de l'Angelico.

— La vérité, la vérité... c'est que chaque art devrait rester à sa place! trancha Forestier.

— L'art moderne, renchérit Parol, prétend aujourd'hui exprimer indifféremment la peinture et la musique par la poésie, et inversement...

— A la rigueur, déclara Rossif, le mouvement moderne je le comprends en littérature. Dans les arts plastiques, je le comprends déjà moins: mais au ciné!... le cinéma ou plutôt la projection cinématographique est rapide et vous ne pouvez pas obliger le public à comprendre instantanément des choses obscures... l'effort est seulement possible avec le livre dont on peut relire un passage, le méditer, le reprendre, l'interpréter... comme par exemple l'exige Rimbaud et les modernes qui en découlent.

— Quel jargon pour un académicien! souffla Maurice à Propelse. Celui-ci intervint :

— Permettez-moi, maître, de n'être pas complètement de votre avis: Les modernes, en un raccourci puissant, remplacent par des heurts d'images de longues phrases inutiles: le cinéma peut admettre ce procédé. A dire le vrai, les mots ne sont que les grossiers symboles d'une réalité dont les nuances ne sont pas entièrement exprimables; or, l'écran est peut-être l'interprète le plus fidèle de la pensée humaine, car il peut exprimer de l'homme autre chose que ce dont il a une conscience précise, comme dit Han Ryner (et moi je l'applique au cinéma) l'écran a pour lui: « le sourire, l'attitude, le geste, le serrement de main, le baiser, il a les mouvements et les attouchements qui disent des spontanités et des mystères, du profond et du non analy-

sable... », bref tout ce qui est vraiment humain et n'appartient pas seulement à un seul langage phonético-analytique, mais pourrait être compris à chaque étage de la Tour de Babel.

— Bravo! cria ingénument Maurice.

— Bis! ajouta Forestier.

— C'est une conférence... murmura Parol.

— N'est-ce pas de tout cela qu'est fait, en somme, le silence si éloquent des amoureux? acquiesça Rossif.

Yand continua :

— Le mal provient évidemment de ce que signalait dernièrement Billy.

— Hello? demanda W. K. Thornton en prenant son verre.

— Nos scénarios ne tiennent pas suffisamment compte de cette propriété merveilleuse de l'écran: ils sont conçus peu visuellement, toujours trop compliqués, et ne laissent presque rien à l'expression de la « nature » des comédiens; or, malgré tout, c'est encore cela qui est le plus « photogénique ».

— Parbleu! affirma Chanteroy (de l'Odéon), mais en France, on ne redoute qu'une chose: la vedette! Enfin, Thornton, ajouta-t-il en se tournant vers l'Américain, le meilleur du succès de vos compatriotes ne provient-il pas de l'exploitation intelligente de la Star?

— L'Etoile est le pivot! confirma Billy.

— Ah! triompha le comédien... eh bien, en France, sitôt qu'un artiste commence à être aimé du public, il devient un objet de la méfiance générale des professionnels et il ne trouve pas un éditeur assez commerçant pour le défendre: on le tient à l'écart ou on lui jette un « ersatz » dans les jambes... tel un cheval de course que l'on cesserait d'entraîner sous prétexte qu'il va trop bien...

— Sans doute, mon vieux, approuva Forestier; mais il y a une nuance, le cheval de course ne coûte pas plus de picotin s'il arrive au poteau... tandis que l'artiste!

— Il y a une fortune à faire en France, pour la compagnie qui saurait exploiter un consortium de vedettes, déclara Billy.

— Eh bien, faites là, répliqua Forestier.

— Je ne dis pas... déclara W. K. Thornton, hochant la tête.

— Il n'y en a pas, de vedettes! jeta Parol.

— Chez nous, jamais Charlot ne serait parvenu à s'exprimer, renchérit Chanteroy, jamais aucun éditeur n'aurait consenti à lui fournir les moyens de réaliser une seule de ses productions sur le vu du scénario; car il ne s'y trouve pas « d'intrigue », selon la formule française, tout est dans le détail...

— Et le détail seul est pictural... c'est ce que je disais, intervint le peintre Vigneux.

— Si vous étiez à la tête d'une grosse industrie, peut-être hésiteriez-vous avant de vous lancer dans des aventures et penseriez-vous aussi à suivre, malgré tout, le goût du public, remarqua Rossif.

— Mais qui le connaît? demanda Parol.

— Et, d'ailleurs il change sans cesse, remarqua Forestier.

— Nous a-t-on assez « corné les oreilles » avec l'amour du public pour le naturel et la simplicité au cinéma.

— Il n'y a pas d'art véritable, au ciné, sans cela, dit Vigneux.

— Mais croyez-vous que le spectateur soit si entiché de naturel et de simplicité? L'expérience nous apprend que le public aime apercevoir la difficulté surmontée par l'artiste, il aime voir l'effort... c'est pour cela que les rôles de composition font plus particulièrement se récrier d'admiration les spectateurs avertis. Au théâtre, les plus gros succès d'artiste sont allés aux comédiens qui, dans une même soirée, ont pu se faire applaudir sous deux aspects vraiment divers... et cela sans autre effort souvent qu'un peu d'ingéniosité dans le maquillage; mais là, le public discerne mieux la volonté de l'artiste.

sent l'effort d'art et y applaudit. C'est cette mentalité que flattent les acrobates et les jongleurs lorsqu'ils soulignent la difficulté de leur travail en ratant à dessein de façon répétée l'exercice capital qui, finalement réussit impressionne plus profondément les spectateurs et déchaîne d'autant mieux leur admiration.

— Eh mais, approuveriez-vous cette sorte de cabotinage? demanda Rossif.

— Certes non, répondit le comédien; mais écoutez ceci :

Robert-Houdin, dans ses « Mémoires », raconte qu'ayant créé un automate il le présentait aux spectateurs, émerveillés du mécanisme qui fonctionnait sous leurs yeux avec un bruit compliqué de dé clics et d'engrenages. Il voulut supprimer ce bruit inesthétique qu'il considérait comme une imperfection, il travailla de longs mois pour parachever sa mécanique et la rendre aussi silencieuse qu'un mouvement d'horlogerie; puis, fier du résultat, il présenta de nouveau son chef-d'œuvre au public... mais il eut alors la surprise de constater que celui-ci ne se récriait plus d'admiration; car ce qui l'étonnait était bien moins le travail exécuté par l'automate lui-même, que le mécanisme compliqué qui l'actionnait. L'illusion créée était trop parfaite, aussi... l'illusionniste crut-il devoir remettre les rouages inutiles et bruyants, pour retrouver son « effet » antérieur.

— Evidemment, dit Vigneux.

— C'est un fait, constata Forestier.

— Mais du public ou de l'artiste, lequel doit suivre l'autre? demanda Maurice.

— On doit faire l'éducation du public, insista Vigneux; il n'y a pas lieu de tenir compte de ses goûts puisqu'en fait il n'a pas voix au chapitre.

— On impose ce que l'on veut imposer, le tout est de vouloir, continua Perlier. Le secret du succès mondial de Chaplin est d'avoir su ce qu'il voulait et d'avoir précisé de fois en fois sa formule: sa force est de nous présenter des types généraux. Chacun de ses scénarios, de ses gestes, de ses pensées enfin, tend inconsciemment, peut-être et de par son génie propre en général. Il est arrivé à établir la synthèse d'un caractère, en procédant par l'effet inverse de « l'analyse visuelle » de menus faits, qu'il décomposait de plus en

plus, de même qu'il décomposait de plus en plus les situations de la vie. Il se garde d'user d'un thème de vaudeville, comme on le fait chez nous, car c'est se limiter, limiter son expression et sa puissance comique. Il faut renoncer à ce lieu commun que les films américains ne comportent pas « d'histoire », il y en a toujours une; mais très simple, réduite à sa plus simple expression « à l'état de support strictement nécessaires ».

Chaplin a compris que le comédien de cinéma devait être non pas un interprète, mais un poète se créant une vie à l'écran et y traduisant une conception de l'existence. Comme le disait Parol citant Gauthier, Charlie pousse jusqu'au bout la logique de l'absurde, traitant avec une fantaisie outrancière une donnée vraie et psychologique. *Le rire n'a pas de plus grand ennemi que l'émotion*, et c'est pour cela que jamais les spectateurs ne veulent remarquer la double signification des gestes de Charlot mais il est humain avec des côtés d'abandon et de grâce plaisante ou de plaisanterie gracieuse... Son *Idylle aux champs* a toute la grâce d'une bucolique et c'est une rêverie de poète: c'est le roman du rêveur éveillé, de l'éternel coureur d'idéal qui trébuche sur les réalités... *rêveur candide que guette malicieusement la vie* pour le remettre dans la réalité avec un coup de pied au derrière...

C'est pourtant ce qui déchaîne le rire du public; car, comme dit Bergson, le rire est loin de s'inspirer d'une pensée bienveillante ou même d'équité...

— Est-il bavard le petit bougre! remarqua Forestier, et il cite ses auteurs!

Maurice continua :

— Le meilleur scénario peut être saccagé par l'animateur, ou inversement; et dans les dernières productions de Chaplin on reconnaît le cerveau qui a monté toute la machine, jusqu'à ses moindres nuances. Son grand mérite est d'avoir établi du rire, au cinéma, un étalon qui peut nous servir de critérium; Charlot y est poète et le plus grand des poètes comiques vivants, et comme les vrais poètes, il a le don en plus de l'intelligence... je crois qu'il demeurera classique, comme Molière ou Shakespeare...

— Simplement! conclut Forestier.

— Quel enthousiasme! mon jeune

ami, constata l'académicien en prenant congé; il faut bien qu'il y ait quelque chose de vrai dans vos observations pour vous enflammer à ce point... d'ailleurs, je suis retourné le voir, et... en réfléchissant bien... il m'apparaît en effet que Charlot... nous en reparlerons, ajouta-t-il en tournant sur ses talons...

— Merci pour lui, murmura Patchkine.

— Il est plein de bonne volonté, cet homme, lui répondit Vagneux-Labrousse...

— Maurice le fera, pas vrai? demanda le chroniqueur au jeune bachelier en lui tapant familièrement sur l'épaule.

Les groupes se formaient autour des pardessus. Chanteroy aidait l'académicien à mettre sa pelisse.

— En somme, lui dit celui-ci avec un sourire de remerciement, en somme, par l'exercice de son art si différent de celui du théâtre, le comédien de cinéma, ne subirait pas cette sorte de déformation professionnelle qu'on reproche avec une souriante indulgence à son confrère le comédien de théâtre...

— Le comédien est souvent le même... mais la déformation est pire! mon cher maître; songez qu'en sortant de sa loge, le comédien de théâtre, lui, y laissait ses oripeaux et ses accessoires de carton; mais le comédien de cinéma accoutumé de « tourner » dans des milieux authentiques, avec de luxueux accessoires, se trouve désobligé (son travail fini) d'abandonner sa somptueuse limousine; car il se croit encore le maître de l'admirable château sur le perron duquel il vient de serrer la main de son cousin le roi du Mazout!... à force de tourner au cinéma, le cinéma lui a tourné la tête!

— Juste retour, conclut l'académicien avec un sourire... et, comme ils étaient arrivés sur le trottoir, chacun après un dernier adieu s'en fut de son côté.

MARCEL LÉVESQUE.

Films usagés pour amateurs et particuliers, depuis 0,10 centimes.
BAUDON - SAINT - LO
345, rue Saint-Martin, PARIS
Téléphone : ARCHIVES 49-17

Le Cinéma, École de Crime

Cinéma a reçu la lettre suivante, dont aucun indice externe ou interne ne permet d'affirmer — bien que la première hypothèse semble plus vraisemblable — si elle est sincère ou si elle constitue une simple fumisterie. A titre documentaire, nous ne croyons pas devoir refuser de la publier.

Monsieur le Directeur

Je suis, je n'ai pas honte de l'avouer, cambrioleur. La Société m'a donné une instruction qui devait, paraît-il, m'ouvrir toutes les portes et j'ai constaté qu'elles ne s'ouvraient qu'à condition de les aider, et n'ayant ni les relations, ni les dons physiques nécessaires pour réussir dans la politique ou la haute Banque, j'ai dû adopter un métier analogue, mais plus dangereux et moins rémunérateur.

J'aime beaucoup le cinéma, surtout les films français, quant ils sont honnêtes et sentimentaux comme ceux de M. de Marsan. Et je trouve très agaçant d'entendre des gens, qui seraient absolument incapables d'ouvrir le tiroir de leur bureau avec un tire-bouton, ou d'aller de Paris à Rouen sans billet, tomber sur le cinéma, déclarer que c'est une école de crime, où la jeunesse va puiser toutes les notions nécessaires pour escroquer, voler ou assassiner.

Les escroqueries, je n'en parlerai pas; ce n'est pas ma partie, et tout ce que je puis dire c'est que si les honnêtes gens étaient aussi bêtes pour se laisser flouer qu'on les montre dans les films, ce serait trop tentant de se mettre filou. Tenons nous-en au vol: ça me connaît. Eh bien, je puis vous dire que nous avons souvent ri, mes collègues et moi, en constatant comment étaient représentés, au cinéma, des travaux qui demandent tout un apprentissage. Vous avez peut-être vu le film qui représente la fabrication des pianos à Springfield (Connecticut)? Vous n'avez pas eu l'idée, en rentrant chez vous, de prendre une scie et des planches, et de vous mettre à construire un quart-de-queue? Eh bien! vous réussiriez encore mieux que si vous vouliez forcer une serrure ou ouvrir un coffre d'après les renseignements que donne Jim, le Roi des Cambrioleurs,

ou tout autre film de ce genre. Ah! il ne s'embête pas, Jim, quand il s'agit d'ouvrir les coffres du dernier modèle! Il arrive, la lampe électrique à la main, il colle l'oreille contre la paroi métallique, fait tourner le bouton filaté entre ses doigts, et... crac, le coffre s'ouvre! Essayez sur le vôtre, en rentrant chez vous, si le cœur vous en dit! Savez-vous le temps que nous avons mis à ouvrir le coffre, chez le bijoutier de la rue de la Paix? Cinq heures, Monsieur; et si nous n'avions su que ce qu'on peut apprendre de notre métier sur l'écran, nous y serions encore.

Dans le film, Jim est pincé parce que le vieux gardien de nuit se dégage de ses liens et va prévenir la police. Je l'avais prévu dès que j'ai vu la façon dont ils s'y prenaient pour le ligoter. Moi qui vous parle, je connais très bien la question, ayant servi à Versailles, dans les aéroliers; je sais faire des nœuds qui tiennent, et dans la bande de Frédéric Masson (rien de commun avec l'académicien; c'est le vrai nom de mon copain, je le donne pour qu'on ne le reconnaisse pas, car il a été condamné sous un faux nom) c'est moi qui étais chargé d'amarrer les gens. Et je vous assure que vous pourriez me confier votre Houdini sans crainte de le voir sortir des cordes.

Je ne parle pas des coups de revolver; je n'en ai jamais tiré dans le métier; Frédéric, qui n'avait pas beaucoup de préjugés, répétait volontiers qu'on s'évade de la Guyane, et pas de la guillotine; et avant chaque expédition, il nous fouillait pour être sûr que nous n'avions pas d'armes. Tout de même j'ai eu des histoires avec des types, comme tout le monde, et il a bien fallu que je sorte mon browning. Eh bien, je puis vous assurer que, lorsque je tirais, je ne faisais pas de grands gestes comme au cinéma, je n'avais pas l'air d'envoyer des coups de poing dans la figure des gens, et ça portait tout de même. Le seul acteur de cinéma qui ait l'air de savoir ce que c'est qu'un revolver, c'est Sessue. L'avez-vous vu dans *El Jaguar*, quand l'autre type le prenait à la gorge et que lui, sans bouger, lui appuyait son arme sur le creux de l'estomac, avec le sourire? Celui-là est épatant, j'aimerais à travailler avec lui. Pas avec Douglas, je ne pourrais pas le prendre au sérieux, ni avec Rio Jim, il a l'air trop triste, il doit faire de la morale entre les

heures du travail, spécialement quand il est saoul.

Il faut avouer d'ailleurs qu'au cinéma, la police n'est pas plus forte que les voleurs. Avez-vous remarqué comment ils s'y prennent pour courir après l'assassin? Ils se mettent en paquet, de manière à passer tous ensemble sur le pont miné; et lorsqu'ils attaquent la maison par devant, c'est rare s'il y en a deux ou trois qui vont guetter la porte de derrière. Aussi le lascar s'esbigne par là, quand on en est au six cent soixantième mètre: lire la suite dans *Le Petit Journal*. Je sais bien que, s'il était pris tout de suite on ne pourrait plus passer l'épisode suivant; mais moi je parle seulement au point de vue instructif.

C'est comme les femmes. Dans les films américains, toutes les bonnes femmes qui gagnent leur vie à danser dans les boîtes (il paraît qu'on peut y arriver, là-bas, en ne faisant que cette partie-là du métier: moi j'aime mieux le croire que d'y aller voir) sont des modèles de vertu, et un garçon n'a qu'à se confier à elles pour éviter tous les embêtements. (Je n'ai vu qu'un film où il y avait une poule de ce genre-là qui était peinte au naturel, et je vous assure que Rio Jim l'arrangeait comme elle le méritait!) Moi, la seule fois où j'ai été vendu, c'est par une femme; je m'en suis tiré et elle ne l'a pas emporté en paradis; suffit, respectons le mur de la vie privée, comme dit Landru. Mais si j'avais un fils, je ne lui conseillerais pas de se fier à ce que racontent les films.

Je vous écris tout cela parce que cela m'agace d'entendre dire des bêtises. Vous ferez ce que vous voudrez de ma lettre. Vous comprendrez les raisons pour quoi je ne signe pas. Avec tous mes remerciements d'avance votre distingué.

Le devoir civique aurait peut-être commandé de tenir à la disposition de l'autorité judiciaire cette lettre dont l'écriture, le timbre de la poste, les empreintes digitales pourraient, si elle émanait véritablement d'un malfaiteur professionnel, constituer des indices intéressants. Il a paru toutefois que le devoir professionnel commandait à Cinéma de ne pas trahir la confiance ainsi manifestée par un rédacteur, même occasionnel. Aussi la lettre a-t-elle été détruite après composition de la première épreuve.

Le Cabinet du Docteur Caligari

Nous avons déjà parlé dans nos numéros précédents du Cabinet du Docteur Caligari. Nos lecteurs seront peut-être curieux de savoir l'impression que ce remarquable film a produit en Amérique. Il nous a paru intéressant, à cet égard, de citer intégralement l'article de notre confrère Robert Florey dans l'Union (de Los Angeles) du 26 novembre :

La Légion des anciens combattants américains s'était vivement opposée à la première présentation du fameux film allemand *Le Cabinet du Docteur Caligari*. Un accord a dû certainement intervenir entre la direc-

tion du Miller's Théâtre et l'honorable Légion, car le film a été présenté la semaine dernière sans incidents.

Ce film est incontestablement un pas en avant dans l'art cinématographique et je vous assure que j'ai goûté infiniment plus de plaisir à le « visionner » qu'à regarder une histoire de cow-boys ou de bandits masqués.

La bizarrerie des décors, la conception spéciale de l'exécution de la mise en scène, la silhouette et le jeu des artistes ont été des révélations inattendues. L'histoire elle-même du Docteur Caligari est spéciale, étrange, et d'une mentalité malade. On dirait un récit d'Edgar Allan Poe,

Le Docteur Caligari dans une fête foraine (j'ai beaucoup aimé ce décor où l'on voyait des carrousels de cauchemars tourner à une effroyable vitesse, tandis qu'au fond de l'image se découpait un décor de maisons construites d'une façon incohérente, les unes sur

les autres) présente dans sa baraque un jeune homme (c'est plutôt un spectre) qui depuis 23 ans est sujet à une crise de somnambulisme ininterrompue. Ce spectre d'homme commet après les avoir prédits, une série de crimes atroces qui ont le don de faire perdre la raison aux proches des victimes. Les rues, les maisons (et ce bureau de police où les agents semblables à des Martiens sont juchés sur des tabourets de trois mètres de haut...) les meubles, les chaises avec leurs dossiers immenses, les portes qui s'ouvrent obliquement dans des murs peints d'une manière diabolique, la maison de fous, la prison, tout enfin dans ce film est fait pour impressionner profondément. Beaucoup n'ont pas compris la recherche du nouveau qu'il y a dans cette bande et ils s'en sont moqués. Ils ont eu tort. Du reste, ce film allemand n'est pas le seul du genre et nous en verrons d'autres, je connais une grande compagnie américaine qui tourne actuellement de semblables productions. Comme de tout on s'en lassera... Mais il faut avoir vu *Le Cabinet du Docteur Caligari*. C'est un film exceptionnel.

Un épisode du
Cabinet
du
Docteur Caligari.



:: FILMS ::
COSMOGRAPH
7, Faubourg-Montmartre
Tél. : BERGÈRE 49-82

Les Présentations

Les Frontières du Cœur.

Comme dans le *Dictateur*, voici le pouvoir central d'un État hypothétique de l'Amérique (centrale aussi). Une jolie citoyenne de l'Union y est arrêtée comme auxiliaire des rebelles et, prisonnière du général des troupes régulières, est sauvée par lui et par... amour. Avant sa fuite, elle avait un jour revêtu le costume local. Revenue chez elle, elle en arbore un pareil pour un bal et elle pense au général. On aurait pu, ici, terminer par une scène de fierté mitigée par du regret. On a préféré faire réapparaître l'homme expulsé de son pays pour avoir sauvé un protégé de la demoiselle. Le général exilé, alors, épouse... Précisément, des coups de fusil pendant une émeute, un baiser, etc. Un tableau fut agréable, celui de la campagne au clair de lune, quand l'officier accompagne sa prisonnière libérée.

L'Homme à la peau d'écumoire.

Une « Sunshine comedy » : Un homme qui par mégarde a son visage imprégné de papier tue-mouches, semble malade. Comme sévit une épidémie de variole saumon-verdâtre, chacun s'enfuit à son approche : caricature de certaines phobies. Plusieurs personnages éclatent de rire grâce à du gaz hilarant. Si le protoxyde d'azote n'offrait aucun danger, les directeurs de cinéma pourraient en dispenser à leur public pour le succès des films prétendus comiques. *L'Homme à la peau d'écumoire* est, d'ailleurs, un peu drôle et, à la fin, charmant à cause d'une guenon et de son petit.

Douglas au pays des mosquées.

Dans un précédent numéro de *Cinéma*, on a dit les qualités de *Marie chez les loups*, où Mme Berthe Dagmar lutte avec intrépidité contre un ours, parmi des neiges magnifiques. Gaumont a présenté de nouveau ce film, en même temps qu'une réédition de *Douglas au pays des mosquées*. Douglas Fairbanks y affirme sa prestance, sa prestesse, son prestige, son allégresse et son alacrité en enlevant

d'un harem une jeune fille menacée de regrettable union. Le comique ne semble point abondant, ici, mais une mise en scène mouvementée s'agrémentée d'une perspective très critique et les femmes, les hommes, les chevaux, flattent la vue.

Le Canard... en ciné.

Dans ses charges d'actualité, M. Lortac a eu la main assez heureuse pour ce numéro, il a imaginé des jouets satiriques. L'un d'eux est un jeu de massacre, mais les fonctionnaires que l'on y abat ressuscitent immédiatement. Il y a dans le dessin comique animé, une source de drôleries possibles.

Le français tel qu'ils le parlent.

Un soldat américain, libéré, retourne à sa petite ville, chez ses parents, passe à tort, pour connaître le français, retrouve une française, ils se comprennent grâce au dictionnaire et aux sentiments. C'est gentil et la photographie est quelquefois magnifique, alors que l'on croit voir des fusains.

Les conquérants.

1860... les travaux qui doivent aboutir à l'établissement d'une voie ferrée entre l'Atlantique et le Pacifique, un monde laborieux entouré de trappeurs vaillants, de paresseux aussi qui jouent dans les bars installés là-bas. Un marchand d'alcool capable de toutes les vilenies, un ingénieur brave, une jeune fille aimante et victime, une femme aussi aimante et, elle, victime définitive. Du tumulte, du sentiment, surtout une impression d'exactitude dans les mouvements de groupes, au bar ou dans une lutte de caravane contre Indiens.

L'Amour du Mort.

Parfois « la façon de traiter vaut mieux que ce qu'on traite ». Qu'un forçat évadé puisse sauver une jeune fille des griffes d'un médecin sans scrupules et se marier à la fin avec la belle demoiselle, ce n'est pas neuf, mais un certain mystère, puis un personnage demi-fou, relevant cette histoire adaptée d'un roman de Tom Gallon par M. de Marsan et interprétée par une troupe franco-britan-

nique (ou franco-américaine ?) Le titre du film est maintenant : *La Fiancée du disparu*.

Un Fantaisiste.

Comédie policière sans ingéniosité. Rôle principal tenu par William Collier qui rappelle, par son masque, le mime Paul Legrand.

Un Charmeur.

Un américain, à Oxford, est rappelé par sa famille après quinze ans d'absence. Désolation, car il aime une anglaise ; son oncle et sa tante exigeront un mariage avec une autre. Un de ses camarades, John Pratt, prend sa place et se présente, de l'autre côté de l'eau, comme le neveu des trois dames et du monsieur graves et sévères. John Pratt, c'est Douglas Fairbanks qui a dit et redira : « J'arrangerai cela. » Et il arrange tout, en effet, après avoir beaucoup dérangé. Il rencontre une jolie orpheline pauvre et ses cinq petits frères et sœurs. Il les installe dans sa pseudo-famille malgré le mécontentement avoué. Peu à peu, ces personnes rébarbatives s'humanisent, sourient et rient, car le petit monde, inspiré par l'optimisme de John Pratt, les émeut et ravit. Le début, un peu lent, est bientôt suivi de scènes charmantes. Douglas Fairbanks, agile comme toujours, joue avec un rare talent de comédien. Des mouvements de foules, une nuit dans la rue et des établissements de nuit. Un film agréable et, à divers endroits, gracieux et un peu touchant.

Pathé-Journal et Revue.

Le beau magazine que *Pathé-Revue* ! Dans le dernier numéro, le lac de Garde et les Châteaux d'alentour, Sfax, son port, ses chameliers. Dans le *Pathé-Journal*, le maréchal Foch en Amérique, dans une tribu de Peaux-Rouges, sautillant par courtoisie le sobre dandinement de ces amis, fiers d'une telle visite. Voici le monument de Flaubert, Saint-Saëns au piano, voici l'opérateur de cinéma Ercole entrant en Russie soviétique sous la garde de soldats rouges, puis une vue de malheureux qui ont fui la famine de villes et de villages, à Samara.

LUCIEN WAHL.

SPECTACLES

Le sujet de *Lorsqu'on aime* (Gymnase), condamnait cette pièce à n'être supportable et, pour ainsi dire, réussie, qu'à la condition d'être manquée par un homme de grand talent. C'est André Pascal qui l'a manquée. Et l'audace de cet essai devient, sinon maladresse, assurément naïveté. Les péripéties se succèdent sans raison, sans excuses. Les personnages emploient cette langue, non : ce parler, qui sonnait juste dans le *Caducée* ; mais ici ce n'est plus d'un meuble à vendre, d'une piqûre à administrer qu'il s'agit ; et, en fait de mots de l'âme, nulle vétuste platitude ne nous est épargnée. Or, comme ça se passe dans le grand monde (?) et que ce sont des duchesses et des généraux qui émettent cette littérature, on dirait de fols qui se feraient annoncer pour monter dans le métro.

Miracle, qu'Arquillière émeuve, que Jeanne Provost charme, Germaine Gallois, Rolla-Norman ont de l'éclat, mais point de naturel. Et M. Mossieu André Calmettes, avec vingt défauts de plus que M. Raphaël Duflos, enseigne sans une défaillance la façon de jouer la comédie comme on n'a pas le droit de le faire.

La Couronne de carton, en s'installant au Nouveau-Théâtre semble n'avoir rien voulu conserver, ou le moins possible, de la mise en scène de Lugné-Poe. Je crois que c'est dommage.

Je crois que l'atmosphère, à l'œuvre, était exceptionnellement dépouillée, cristalline. Mais cette pièce prétentieuse reste adorable. Plus neuve, plus concise et plus gonflée que le *Pêcheur d'Ombres*, plus poétique, la *Couronne* reste une merveilleuse volupté de l'esprit, quand le *Pêcheur* ne l'est que du sentiment. Quelle humanité ici, brillante, frissonnante, trépidante !

Véra Sergine, dans *L'Aiglon* (Sarah-Bernhardt) est délicieuse, aux moments de simplicité et de gaminerie, admirable, à ceux d'inquiétude et de douleur, mais dans l'acte de Wagram elle manque peut-être d'abondance ; Jacques Grébillat habille de la plus goguenarde rondeur cet impardonnable grognard d'opérette ; et tous les autres personnages paraissent falots et sans grandeur dans cette œuvre où presque tout n'est qu'éloquence. Et puis, n'est-ce pas, c'est trop célèbre : on attend chaque scène, et, sitôt jouée, on pense d'elle : tiens ! c'était un sketch...

RAYMOND PAYELLE.

LES PAGES DE MA VIE

par Fedor Chaliapine

On baissa le rideau et moi je continuais à rester immobile, comme si j'étais en pierre, jusqu'à ce que le metteur en scène, tout blanc de colère, commence à me distribuer des gifles en arrachant de mon corps le costume du gendarme. Tel que j'étais à moitié nu, on me chassa dehors dans le jardin et quelques instants après on me jeta mes vêtements par la fenêtre. Dans un coin perdu du jardin, je me rhabillai machinalement. Puis je m'en allai. Je pleurais.

Je me retrouvai après chez Kamensky, je ne sais comment. J'y suis resté deux jours dans une cave ayant peur de sortir dans la rue. Il me paraissait que tout le monde, la ville entière, même les vieilles ménagères qui étaient en train d'étaler leur linge dans la cour, tous enfin, étaient au courant de ma triste aventure.

Enfin, je me suis décidé de rentrer à domicile et ce n'est qu'alors, chemin faisant que je me rappelais soudainement que cela faisait déjà trois jours que je n'étais pas allé à mon bureau. Ma mère me demanda d'où je venais. Je répondis par un vague mensonge quelconque. Elle hoche tristement la tête et me dit :

Sûrement on va te chasser de l'Ouprava. On est déjà venu demander deux fois pourquoi tu ne te montre pas.

Le lendemain je me présentai quand même au bureau et je demandai au stepan, le gardien, ce que l'on allait faire de moi.

— Mais ta place est déjà prise par un autre, mon petit, répondit celui-ci.

Je restai quelques instants immobile, puis je rentrai lentement chez moi.

Dans ma famille, les affaires n'allaient pas du tout : mon père buvait de plus en plus. Chaque jour il rentrait ivre-mort. Ma mère s'épuisait aux lourds travaux de ménage en ville. Je continuais de chanter dans le chœur de l'église, mais cela ne rapportait pas beaucoup et puis ma voix, avec l'âge, avait perdu son timbre enfantin, sans avoir acquis

encore la gravité d'une voix d'homme.

On m'avait suggéré l'idée de faire une demande au greffe du Tribunal Civil pour obtenir une place de scribe. Contrairement à toutes mes prévisions je fus nommé commis aux écritures et me voici de nouveau dans une pièce étroite, toute remplie de fumée de cigarettes, en train de recopier les arrêts du Tribunal.

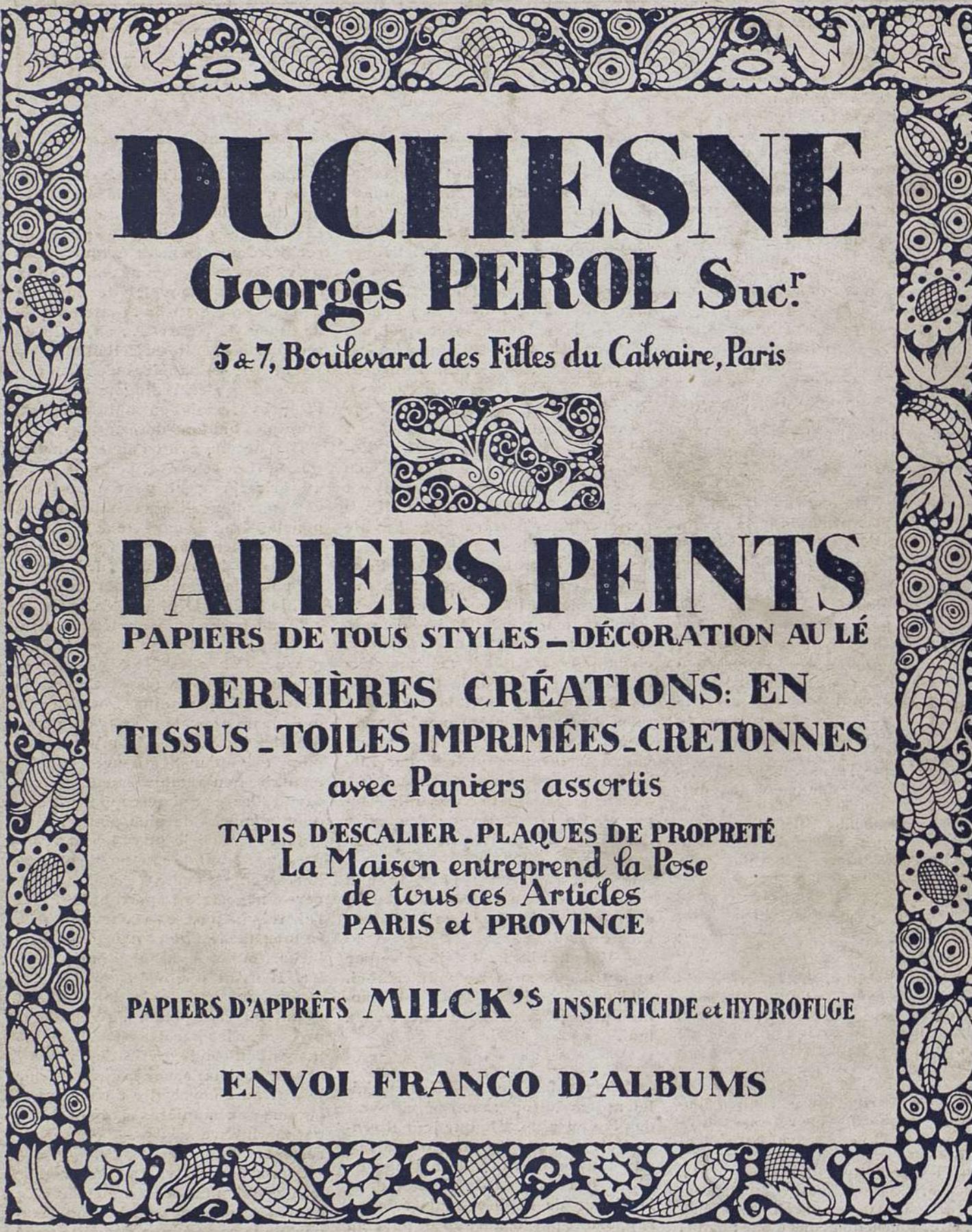
Ici les fonctionnaires n'étaient pas en veston ou en redingote comme à l'Ouprava, mais en uniforme aux multiples boutons dorés.

Tout autour avait l'air très distingué, sévère et grave, j'en ressentais un grand respect pour toutes ces choses solennelles et importantes, mais au fond de mon cœur j'avais le pressentiment que je ne resterais pas longtemps dans ce temple de Thémis. Ici pour la première fois dans ma vie, je goûtais le plaisir de boire du café, un breuvage complètement inconnu pour moi jusqu'alors. On se le procurait chez les gardiens au prix de cinq kopeks la tasse. Comme je ne touchais que quinze roubles par mois je ne pouvais me payer ce luxe tous les jours. Mais je m'arrangeai pour travailler des heures supplémentaires en remplacement de mes camarades, ce qui me rapportait cinquante kopeks de plus pour chaque séance et ainsi je pus bientôt boire presque autant de café que le chef de bureau en personne. Ce chef était un personnage très important. Il avait l'air très bien avec ses cheveux gris, sa moustache fine et une petite barbe, toujours soigneusement taillée. Il avait une voix magnifique, sonore, une vraie voix de théâtre et c'était un vrai plaisir de l'entendre prononcer les paroles même les plus insignifiantes. Je parle de lui avec autant de détails, car jusqu'à ce jour je n'ai pu comprendre comment cet homme aux manières si distinguées put me mettre à la porte si grossièrement.

Comme je n'arrivais pas à recopier tout ce qu'on me confiait pendant les heures de présence au bureau, j'emportais le reste à mon domicile pour y achever ma tâche.

(A suivre)

L. VALTER, trad.



DUCHESNE

Georges PEROL Suc.^r

5 & 7, Boulevard des Filles du Calvaire, Paris



PAPIERS PEINTS

PAPIERS DE TOUS STYLES - DÉCORATION AU LÉ

**DERNIÈRES CRÉATIONS: EN
TISSUS - TOILES IMPRIMÉES - CRETONNES**

avec Papiers assortis

TAPIS D'ESCALIER - PLAQUES DE PROPRIÉTÉ

La Maison entreprend la Pose
de tous ces Articles
PARIS et PROVINCE

PAPIERS D'APPRÊTS **MILCK'S** INSECTICIDE et HYDROFUGE

ENVOI FRANCO D'ALBUMS

Demander le Catalogue C.